

Dossier | 6 jours d'Antibes

2e témoignage

Par Michaël Micaletti | Photos Gérard Cain et Gilbert Codet

DE HAUTE LUTTE

AUTRE COUREUR, AUTRES OBJECTIFS, MÊME LIEU, MÊME PASSION. MICHAËL MICALETTI, SPÉCIALISTE DE 24 H, RÊVE DE CES 6 JOURS D'ANTIBES DEPUIS QUE L'ANNONCE EN A ÉTÉ FAITE. BIEN ACCOMPAGNÉ, BIEN PRÉPARÉ À SA FAÇON, ET SURTOUT, BIEN MOTIVÉ POUR ALLER TRÈS LOIN, IL CHERCHE LA PÔLE POSITION. SANS DÉTOUR, IL NOUS PLONGE DANS LE BEAU, LE MOINS BEAU, MAIS SURTOUT LE MERVEILLEUX.

RETOUR UN AN EN ARRIÈRE. Avril 2005. Aux 24 h de Gravigny, j'atteins presque 190 km et en prime un inespéré titre de vice-champion de Normandie. Je suis heureux mais je ne me doute pas qu'une des aventures de ma vie m'attend d'ici quelques semaines. Cette aventure c'est avec Gérard Cain et Philippe Billard qu'elle sera vécue. Juillet 2005 : départ pour la Badwater (217 km dans la vallée de la Mort) pour assister Gérard. Jours intenses d'amitié, de sport, de rapports humains, de douleurs, de joies où le don à l'autre sera extrême. Pour « Gégé » on va se déchirer et là aussi sans m'en rendre compte je vais finir vidé. Une très grande amitié est née.

Et ce qui devait arriver arriva. Les 24 h suivantes seront une suite d'épuisements nerveux et gastriques. Je ne suis plus. Ma tête ne suit plus. Quand mon fils naît en novembre, arrêt de la saison.

2006 débute et mes objectifs restent tournés autour d'épreuves de 24 h. Je décide de préparer ma saison en démarrant par des 6 h qui sont dans mon cas la seule occasion de faire des sorties longues pour monter en charge kilométrique. En effet, je n'ai pas trop le temps, vu mon travail très prenant et situé à 100 km de mon domicile, de m'entraîner. Je ne peux donc faire que de toutes petites sorties trois à quatre par semaine, entre cinq et dix kilomètres.

Et là, un miracle va se produire, relançant d'un coup toute mon envie pour aller me dépasser. Il s'agit de l'annonce des 6 jours d'Antibes organisés par Gégé lui-même. Au début, je crois à une blague mais, de toute manière, j'y adhère de suite et je sais que ce sera l'objectif de ma saison tout au moins de mon premier semestre.

Alors, calmement, j'organise mes trois compétitions de 6 h : Zolder, La Gorgue et Gravigny avec répétition générale des allures prévues pour les 6 jours. Je renonce aux 100 km de Saint-Nazaire mais pas à Saint-Fons, où je décide en cours d'épreuve, faute de grande forme, de simuler les premières 24 h des 6 jours. L'occasion rêvée de tester un redémarrage à froid après la nuit.

Nous voici derrière la ligne de départ des 6 jours d'Antibes. Ça y est, on tourne sur cette piste de 876 m et des brouettes. Je décide de faire ce tour en tête et de passer la ligne en premier. Ce sera symboliquement mon premier cadeau à Gégé. Dès ce coup de folie passé, je choisis une stratégie toute inverse, prudente même si l'allure est correcte. Je recherche du regard mes compères Bernard et Xavier avec qui depuis quelques semaines nous préparons un peu comme des gamins cette aventure qui nous tient à tous trois aux tripes.

Jours intenses d'amitié, de sport, de rapports humains, de douleurs, de joies
où le don à l'autre sera extrême. Pour « Gégé » on va se déchirer et là aussi sans m'en rendre compte je vais finir vidé. Une très grande amitié est née.

Et les tours vont s'enchaîner. Je retrouve Gaël Léon sur la piste, un coureur avec qui c'est « à la tienne à la mienne » entre les podiums senior. Premier et deuxième senior de Saint-Doulchard 2004, avec respectivement 174 et 172 km, un 6 h de Gravigny en ma faveur, et le 24 h de Gravigny avec 194 pour Gaël et 190 pour moi. Il même 2-1.

Et c'est ainsi que durant des heures nous allons rester accrochés au point qu'on nous surnommera les Dupond. À plusieurs reprises, ces épisodes de chevauchée commune se retrouveront dans l'épreuve. Dès lors, nous conviendrons des règles de notre affrontement en s'avouant respectivement nos

objectifs qui, par le plus grand bonheur sont identiques : 500 km pour la marque basse et 600 ou plus pour le haut. Nous avons chacun notre coach, que le meilleur du moment l'emporte !
Tout va bien jusqu'au 130e km. Mais la mécanique encore hésitante va bientôt être prise de convulsions. Pris de nausées, je me fais arrêter avec une tension mesurée à 9/6. Jean-Pierre Guyomarc'h, venu spécialement de Normandie pour m'aider, va me coucher

prendre du lait glacé pour cicatriser l'estomac. Fini les bobos à l'estomac, je vais dès lors être capable jusqu'au bout d'ingurgiter n'importe quoi au point d'effrayer Jean-Pierre. Je revis, je suis un coureur heureux. La course est repartie, mais devant, les hommes forts ont pris leur place. Gaël Léon avec 32 tours d'avance sur moi. Christophe Laborie, bien plus encore. Guy Rossi est en deuxième position. Et d'autres me précèdent. Je redémarre la rage au ventre.

et celui qui supporte le mieux de courir sous la chaleur. Je surveille Christophe Laborie que je sens plus frêle, mais il ne s'agit pas de s'enflammer. Je vais donc penser à mes kilomètres et ne pas trop en faire, le moment n'est pas encore venu…
Soir du même jour, entrevue avec Maxime l'ostéopathe : *« Michael, en te manipulant, j'ai senti une côte déplacée et il se peut qu'elle soit fêlée ou quelque chose du genre. C'est toi qui vois en fonction de ta gêne. Ce*

occasionné quelques crises de rire avec Gérard Minet (dossard 8), militaire à l'humour décapant. À 7 h du matin, ma femme arrive. Je suis un homme comblé. En prime, je ne ressens plus ces étouffements qui m'avaient inquiétés la veille. Je m'emploie à bien m'alimenter, à combler des kilos, et prépare avec Jean-Pierre le clou final à mes adversaires, je compte passer les dernières 30 h sur le circuit et aller chercher Christophe Laborie.





tends plus rien, je n'ai mal nulle part et je vais faire 30 tours. Vous vous imaginez 3 h et 30 tours alors qu'il m'en aurait au moins fallu 4 h à ce stade de la course. Je suis bourré comme un alcoolique, drogué par mes propres substances. Je cours, cours, cours, je suis bien. Je n'entends que le bruit léger du vent.
Sur le circuit tout à coup, je vois des visages connus et une bouffée d'émotion m'étreint quand j'aperçois ma fille que je n'ai pas vu depuis neuf mois. Elle est avec ma mère, ma sœur, ses enfants. Je cours, je pleu-

le pouvoir de partir sur le circuit pour les heures qui suivent. Quasiment tous les coureurs sont absents ou présents par intermittence. Je suis avec mes adversaires directs, Gaël et Christophe. Je sens, quoique pourrait en dire ce dernier, de l'inquiétude chez lui. Jean-Pierre me persuade que je suis l'homme fort et je n'en doute de toute manière pas. Je sais ce n'est pas modeste mais je préfère être franc.
Et puis crac, c'est fini, je ne gagnerai plus. Je cours depuis dix tours et quand je demande ma Saint-



Yorre à Jean-Pierre, il ne la trouve pas, ni ma veste, ni mon Isoxan. Je suis fou de rage. Je fais des caprices de stars, je suis méchant avec mon coach et ma femme. Je les engueule ! Je ne m'aime pas dans ces moments-là et pourtant c'est bien moi. Je m'en veux d'avoir laissé la détenir « envahir » notre espace d'équipe si bien rodé depuis cinq jours.
Ça me passera. Jean-Pierre, un peu penaud, voyant que je ne veux plus retourner au charbon, et moi, épuisé de ce coup de sang, va faire quelques tours en marchant à mes côtés, je me détends.

re, je ne veux pas qu'ils voient ça. J'ai le cœur serré mais je ne peux même pas m'arrêter les saluer. Je ralentirai, ils vont me regarder, ils me dévisagent, tout d'un coup j'ai peur qu'ils pensent que je suis « dopé ». Non maman, Manon, c'est bien moi mais je suis ailleurs ! J'appelle Jean-Pierre qui comprend de suite la situation et me dit surtout : « cours Mika, cours ». Et il va faire des tours avec moi en me parlant de Gilles Boussiquet. Il ira expliquer à ma famille et me rapportera que ma fille est fière. Elle pleure.
La dernière nuit pointe. J'ai atterri. Je suis encore fort. Je me sens bizarre mais prêt à aller me battre sur les dernières 21 h maintenant. Pourtant déjà des erreurs sont en train d'être commises en arrière-plan. Un relâchement de ma part, une moindre vigilance et sans m'en rendre compte j'ai laissé Djohra ranger ma tente bordélique. Bordélique, certes, mais qui était configurée pour la course et dans laquelle j'avais mes repères.
La deuxième erreur va être de laisser Jean-Pierre et ma miss s'organiser une virée Casino qui les met dans un état d'excitation. Dans tout ça, les ravitaillements, la Vichy Saint-Yorre, l'Isoxan, etc. vont être paumés.
Je me retrouve donc seul et je n'ai pas réussi depuis le départ de ma famille à prendre une pause réparatrice. Néanmoins à 2 h du matin, je sens un nouvel épisode de endorphinique et je suis heureux. Je pense maintenant que je peux gagner dans cet état. Je me sens

Ma course est finie.
Pendant 1 h , je vais dans la tente de Jean-Pierre.
Je suis cassé.
Puis je retrouve Gaël qui erre lui aussi sur le circuit.

Ma course est finie. Pendant 1 h , je vais dans la tente de Jean-Pierre. Je suis cassé. Puis je retrouve Gaël qui erre lui aussi sur le circuit. Et nous convenons de notre fin de course tous les deux car j'ai vingt tours d'avance. C'est encore jouable s'il veut cette place mais je l'avertis que ce serait une boucherie. D'une franche rigolade, on fait la paix en se mettant d'accord pour atteindre nos objectifs initiaux de 600 km et du podium. Lorsque chacun de nous deux passera la marque, l'autre aura les larmes aux yeux de bonheur.
Mon 6 jours s'arrêtera à 13 h 30, 4 h 30 avant la fin officielle. Même si je cours encore quelques kilomètres, je n'ai plus envie. Je savoure le paysage, écoute les autres. Je suis zen et heureux. Jean-Pierre aura beau me crier dessus : « Tu vas le regretter, tu verras quand les gens diront que le premier t'a mis 80 km dans la figure… » Et il a raison, cet homme de métier et d'expérience. Mais je m'en fous. J'ai des œdèmes partout, mes jambes ont doublé de volume, et je vois Gaël qui souffre de la chaleur. Je décide alors, même si je n'arque plus rien de me mettre à son service pour l'aider à passer la marque. Je demanderai à Gilbert s'il veut bien m'aider et l'histoire se finir ainsi… UF